

a passé avec le printemps et maintenant c'est un petit cousin qu'elle aime; plus de son âge, il est plus près d'elle. C'est lui qu'elle épousera et M<sup>me</sup> d'Aulnoy pourra sans remords céder à son amour. Qu'elle le prenne au passage, combien de temps gardera-t-elle son amant?

C'est vraiment une œuvre saine, bien étudiée, développée par un homme de théâtre : si M. Guiraud a voulu démontrer qu'on pouvait tenir un public sans piquer sa curiosité par l'étagage de vilains sentiments, rien que par l'étude d'un cas de conscience, où la conscience compte encore pour quelque chose, il a pleinement réussi; son œuvre est attachante, des scènes épisodiques viennent l'égayer, il n'y a qu'un seul défaut : c'est trop « écrit », ses personnages parlent un peu trop comme dans un roman; cela repose d'ailleurs de tant de grossièretés devenues courantes aujourd'hui sur nos scènes.

M<sup>me</sup> Gilda Darthy, dont on connaît la beauté, tenait le personnage de M<sup>me</sup> d'Aulnoy; elle sut jouer avec tact un rôle difficile, tout en nuances, et y fut souvent émouvante. M. Yonnel est un amoureux à la fois sincère et réservé. M. Polin, dans un rôle épisodique d'intendant en retraite, a été le sourire de la pièce. M<sup>me</sup> Germaine de France est jolie, coquette et innocemment insouciante. Ce sera sans doute un succès.

Pierre d'OUVRAY.

*L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro le compte rendu de « Madelon » de Jean Sarcin. Constatons cependant le succès considérable obtenu par l'œuvre.*

## LES GRANDS CONCERTS

### Société des Concerts du Conservatoire

Superbe exécution de la *Symphonie en ut mineur*. — De Beethoven? — Vous l'avez deviné. Puis M<sup>me</sup> Bonavia, premier prix de chant en 1923, également premier prix d'opéra en la même année, chanta d'une belle voix et avec un réel sentiment dramatique un air de l'*Alceste* de Gluck.

Un pianiste au sûr toucher et aux justes nuances, M. Th. Szanto, exécuta ensuite la *Totentanz* de Liszt, qu'accompagne une orchestration dans laquelle les cuivres jouent un rôle considérable. Cet ouvrage ne nous semble point appartenir aux meilleures inspirations du grand musicien. Le plan n'en est pas nettement tracé, et l'on emporte l'impression d'une sorte de paraphrase improvisée sur le texte dont assurément Berlioz et Saint-Saëns — pour n'en point nommer d'autres — tirèrent de meilleurs partis. La délicieuse *Suite anglaise* de M. Henri Rabaud, que nous avons précédemment analysée, succéda à la funèbre composition. Après quoi, M<sup>me</sup> Bonavia ayant de nouveau chanté avec goût la *Shéhérazade* de M. Ravel, le concert s'acheva sur l'Ouverture du *Freischütz* qui valut à M. Gaubert et à son excellent orchestre de chaleureux applaudissements.

René BRANCOUR.

### Concerts-Colonne

*Samedi 14 mars.* — Public dense, attiré par une nouvelle exhibition de solistes, qu'encadraient discrètement deux morceaux d'orchestre. Constatation navrante mais qui, malheureusement, s'impose : nos grands concerts réussissent de moins en moins à intéresser leurs auditeurs par l'exécution des œuvres symphoniques, ce qui est pourtant leur principale raison d'être : seuls les solistes attirent la foule, quand leur talent ou une réclame bien conduite leur ont assuré la notoriété. De plus en plus le public français affirme son peu de goût pour la musique, qu'il n'aime pas, au fond,

mais qu'il supporte comme un prétexte ou utilise comme un agrément d'ordre secondaire.

L'une des deux solistes fut M<sup>me</sup> Nina Kochitz qui, comme au concert précédent, interpréta avec un art exquis *Snegrootchka* et *le Rossignol* de Rimsky-Korsakoff, où un effet aussi curieux qu'imprévu de bouche fermée souligne le caractère instrumental que possède cette voix à la fois prenante et inexpressive. M<sup>me</sup> Kochitz fut moins heureuse dans *Hopak* de Moussorgsky, dont le pittoresque parut un peu terne et lourd, et moins heureuse encore dans l'air fameux d'*Alceste*: « Divinités du Styx », où une certaine insuffisance vocale s'aggrava d'un style fâcheux : milieu exagérément ralenti, respirations à contre-sens et points d'orgue intempestifs.

Le succès de M. Huberman, violoniste réputé, fut très grand et d'ailleurs fort justifié dans le *Concerto en ré majeur* de Brahms. Regrettions seulement que la sûreté technique, l'ampleur et la souplesse sonores de M. Huberman se soient affirmées dans cette œuvre ennuieuse, que les violonistes semblent, à l'exemple de M. Jacques Thibaud peut-être, affectionner sans qu'on sache vraiment pourquoi. Combien d'autres, aussi bien construites et plus riches d'expression et de charme, sont aussi propres à mettre en valeur leur virtuosité!

Le concert, commencé par l'Ouverture des *Noces de Figaro* de Mozart, se termina par l'exquise *Huitième Symphonie* de Beethoven. Les deux œuvres furent interprétées avec une absolue perfection par M. Gabriel Pierné et son orchestre, qui, dans l'esprit de tous les vrais musiciens, restèrent les vrais triomphateurs de la séance.

Paul BERTRAND.

*Dimanche 15 mars.* — Festival Wagner. Un changement au programme. M. Laffitte étant souffrant, on ne put donner ni la scène du deuxième acte de *Parsifal*, ni le Chant de la Forge de *Siegfried*; ces deux morceaux furent remplacés par la dernière scène de *la Valkyrie*, que chantèrent M<sup>me</sup> Demougeot et M. Peyre, et par la *Chevauchée des Valkyries*. C'est ainsi que M<sup>me</sup> Demougeot et M. Peyre supportèrent tout le poids du concert. M<sup>me</sup> Demougeot le fit avec bonne grâce, aisance et sûreté. M. Peyre dit la scène de *la Valkyrie* avec ampleur et d'une forte belle voix. M. Gabriel Pierné dirigeait avec son habuelle autorité.

E.L.

### Concerts-Lamoureux

Disons tout de suite que M. Paray a remarquablement conduit tout le concert; il a eu dans la *Neuvième* une précision, une souplesse parfaites. Ce n'est point inutile dans cette magnifique et abondante symphonie. Au risque de paraître un mécréant, oserai-je dire que l'œuvre supporte qu'on supprimât quelques reprises; si beaux que soient les développements de Beethoven, il n'y a pas grand intérêt, lorsqu'ils sont étendus, à les réentendre deux fois de suite. Je reconnaissais volontiers que je dois avoir tort.

On donnait en même temps une œuvre rarement jouée en entier, les *Évocations* de M. Albert Roussel. En effet, comme les *Nocturnes* de Debussy, elles comportent une partie de chœurs et l'on sait combien sont aujourd'hui coûteuses et difficiles les auditions avec chœurs. L'œuvre de M. Albert Roussel est sans conteste une des meilleures de la musique moderne; elle fut écrite au lendemain d'un voyage en Orient; elle est divisée en trois parties : « Les Dieux dans l'ombre des cavernes », « La Ville rose », « Aux bords du fleuve sacré »; il y a une richesse infinie de sensations transformées en musique; celle-ci tient à la fois de l'expression descriptive et de l'analyse intellectuelle; ce mélange d'objectivité et de subjectivité donne une couleur éclatante au revêtement orchestral, et sous ses habits magnifiques on sent un corps solidement charpenté, mis par un esprit rare. Le début est impressionnant par sa vivacité; il y a là une sorte de grouillement d'humanité qui rappelle si justement la foule hindoue : les dieux surgissent, dieux de l'Orient, ni hommes, ni divinités, symboles de toutes passions. Puis c'est la ville rose sous le soleil, le rajah